Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

1 | 2005

Varia

Jost HERMAND & Michael NIEDERMEYER, *Revolutio germanica. Die Sehnsucht nach der « alten Freiheit » der Germanen. 1750-1820*

Lucien Calvié

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/1518>

DOI : 10.4000/anabases.1518

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2005

Pagination : 316-320

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Lucien Calvié, « Jost HERMAND & Michael NIEDERMEYER, *Revolutio germanica. Die Sehnsucht nach der « alten Freiheit » der Germanen. 1750-1820* », *Anabases* [En ligne], 1 | 2005, mis en ligne le 01 octobre 2011, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/1518> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/anabases.1518>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Anabases

Jost HERMAND & Michael NIEDERMEYER, *Revolutio germanica. Die Sehnsucht nach der « alten Freiheit » der Germanen. 1750-1820*

Lucien Calvié

RÉFÉRENCE

Jost HERMAND & Michael NIEDERMEYER, *Revolutio germanica. Die Sehnsucht nach der « alten Freiheit » der Germanen, 1750-1820*, (Berliner Beiträge zur Wissenschaftsgeschichte, hrsg. von Wolfgang Hüppner, Bd. 5), Francfort-sur-le-Main, Berlin, etc., Peter Lang, 2002, 346 p.
45€ / ISBN 3-631-39671-6

- 1 L'avant-propos de Jost Hermand (J.H.) s'ouvre sur des considérations générales sur la nécessité de réhabiliter, y compris en Allemagne, face à l'uniformisation, la dépolitisation et la déshumanisation engendrées par le mouvement actuel de « globalisation », un nationalisme démocratique honorable et « justifié », soigneusement distingué par J.H. d'un nationalisme qui ne l'était pas, par exemple celui des Allemands après 1871 ou, plus encore, à l'époque hitlérienne. On pense ici, mais J.H. n'en parle pas, à l'opposition établie par Benjamin Constant, au début du XIX^e siècle, entre la « liberté des Anciens », collective, politique et héroïque, et la « liberté des Modernes », individualiste, économique et jouisseuse.
- 2 J.H. présente ensuite, de la fin du XV^e siècle aux années qui font suite au Congrès de Vienne de 1815, les étapes de l'instrumentalisation de l'image, ou du mythe, des anciens Germains et de leur « vieille liberté » dans la construction d'une conscience à la fois nationale et démocratique en Allemagne. Son idée est que se profile ainsi une « révolution germanique » (*revolutio germanica*) purement idéale, certes, car

l'unification bismarckienne, bien réelle, n'a pratiquement rien à voir avec elle –, au sens étymologique d'un retour à un naturel, une simplicité, une vertu et une liberté malheureusement perdus au profit de pouvoirs dynastiques et monarchiques orientés vers le modèle culturel français.

- 3 Défilent alors en bon ordre les humanistes de la première moitié du XVI^e siècle, qui s'efforcent de mettre en valeur, contre les savants italiens – en particulier Enea Silvio Piccolomini, le futur pape Pie II – attachés à montrer la « barbarie » germanique opposée à l'influence bienfaisante du christianisme romain, tout ce que la *Germanie* de Tacite, redécouverte à la fin du XV^e siècle, peut contenir de positif sur les anciens Germains. Ce courant-là conflue avec la Réforme luthérienne pour opposer au papisme romain et à la trahison des « welches » (les Italiens et les Français) en général, trop raffinés pour être honnêtes, la vieille, rude et vertueuse « liberté germanique » primitive.
- 4 Au XVII^e siècle et au début du XVIII^e, avec le développement de l'absolutisme monarchique, la référence germanique ancienne tend à s'estomper, mais ne disparaît pas vraiment. Elle est en effet reprise, contre les tendances hégémoniques manifestées par l'Autriche et la Prusse, par les petites dynasties protestantes de l'Allemagne moyenne, soucieuses de maintenir leur « liberté » à l'intérieur d'un Saint-Empire décrit par le juriste Pufendorf, en 1667, comme un « monstre étatique ». En 1689, le gigantesque roman à la fois « galant » et « héroïque » de l'écrivain baroque D.C. von Lohenstein, intitulé *Arminius* – ce Chérusque vainqueur des légions romaines dans la forêt de Teutobourg en 9 ap. J.-C. et rebaptisé Hermann par Luther –, contient déjà un appel à la formation d'un esprit national commun à tous les Allemands.
- 5 C'est au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, cependant, que la référence à la liberté des anciens Germains prend vraiment son essor comme référence à la fois antidespotique et patriotique. Deux facteurs ont leur rôle dans cette expansion de la référence germanique et sa radicalisation : le protestantisme piétiste, porté sur le culte du naturel et de la vertu, tel qu'il s'exprime en littérature chez Klopstock, auteur en 1769, avec des suites jusqu'aux années 80, d'un drame intitulé *Hermann – Arminius* toujours ; mais aussi la publication, de 1757 à 1782, du *Chant des Niebelungen*, saluée avec enthousiasme par les poètes (Hölthy, Voss) du cercle de Göttingen (Göttinger Hain) comme, par ceux, plus jeunes, du *Sturm und Drang* (le jeune Goethe, Lenz, Klinger), marqués par l'idée rousseauiste du « bon sauvage » et par les écrits de Herder, et, enfin, par de courageux critiques du despotisme comme le poète et journaliste wurtembergeois Schubart. Et, toujours, c'est des racines anciennes de la « liberté germanique » qu'il est question, à la fois contre le despotisme des princes et contre le modèle français imité par ces derniers et la noblesse.
- 6 Toute cette exaltation autour de bardes et de chants germaniques, de bois de chênes sacrés et d'hymnes à la nature, à l'amour, à l'amitié, à la liberté et à la patrie, s'accroît encore au cours de la dernière décennie du siècle, avec la Révolution française. Les « jacobins » allemands, fidèles à celle-ci par-delà les « excès » et les « horreurs » dénoncées par de nombreux Allemands à partir de 1792 et 1793, ont bien souvent été marqués par cette nostalgie d'un passé germanique plus ou moins idéalisé. La Révolution leur paraît destinée à mettre en œuvre, en Allemagne aussi, les anciennes « libertés germaniques » découvertes chez Tacite comme chez Klopstock et ses admirateurs. Désormais, ce sont les princes, autrefois tournés vers le modèle français,

qui craignent la France « révolutionnée », alors que les fervents de l'ancienne Germanie libre voient en elle une chance de donner corps à leur idéal.

- 7 L'avènement du Directoire, curieusement considéré par J.H. comme une « victoire de la Gironde » (p. 16), et, surtout, celui de Napoléon, modifient cette situation. Selon J.H., les « libéraux » allemands – Wieland, Goethe, Hegel, certains princes de la Confédération du Rhin – soutiennent cet endiguement et cet embourgeoisement de la Révolution, condensés dans le *Code civil*. Les tenants de la « liberté germanique » et de la *revolutio germanica* – Fichte et ses *Discours à la nation allemande* de 1807-1808, Arndt dans l'Esprit de l'époque de 1808 à 1818, Jahn, le « père » de la gymnastique patriotique, et les poètes des guerres dites de libération (*Befreiungskriege*) de 1813-1815 – estiment au contraire que l'Allemagne, au nom même de son passé germanique, doit à présent, la France ayant trahi ses propres principes de liberté et d'égalité, reprendre seule le flambeau révolutionnaire ainsi devenu national.
- 8 À cette *revolutio germanica* idéale, antifranaise, antidespotique et antiféodale, J.H. oppose l'orientation conservatrice, voire réactionnaire, car tournée vers le Moyen Âge et le catholicisme, du romantisme politique, de la fin des années 1790 à la Restauration, de Novalis à Eichendorff, en passant par Zacharias Werner et Arnim. Et J.H. de conclure sur le caractère éminemment positif, en comparaison des évolutions de plus en plus négatives marquées par 1871, puis par 1933, du patriotisme allemand à fondement germanophile de la période 1750-1820, malgré le côté tout de même « un peu forcé » (p. 20) de certains de ses traits.
- 9 L'orientation générale définie dans l'avant-propos est d'abord illustrée par deux longues et très érudites contributions de Michael Niedermeyer (M.N.). La première, de près de cent pages utilement illustrées, concerne les « Germains dans les jardins » pendant la période considérée, c'est-à-dire les représentations du passé germanique dans l'art des jardins. Mais, à travers cet aspect particulier de la foisonnante germanophilie allemande, ce sont d'autres questions qui se trouvent abordées : l'aspect anticatholique, aux XVI^e et XVII^e siècles, de la référence germanique ou « gothique » ; le mémoire rédigé en 1780 par le comte Hertzberg, ministre de Frédéric II de Prusse, sur la *Supériorité des Germains sur les Romains* ; le roman de Lohenstein sur Arminius ; l'interprétation de l'histoire de l'Angleterre comme produit de l'ancienne « liberté » des Saxons ; la montagne du Harz, au centre de l'Allemagne, comme patrie d'Arminius et des Chérusques ; l'utopie égalitaire du retour à la nature au XVIII^e siècle ; et bien d'autres questions encore. La deuxième contribution de M.N. traite de l'image d'Arminius, des Chérusques et du Harz chez Klopstock, puis chez les poètes du cercle de Göttingen qu'il inspire.
- 10 La deuxième moitié de l'ouvrage est occupée par six contributions nettement plus courtes de J.H. Celui-ci traite d'abord d'un premier opéra national allemand en 1777, un opéra de ce genre apparaissant comme un élément « idéologiquement positif » (p. 171) dans un pays encore morcelé comme le Saint-Empire et, à l'inverse, comme un encouragement au « chauvinisme » (*ibid.*), au même moment, dans des pays déjà unifiés comme la Suède (Gustav Vasa en 1786) ou le Danemark (Holger Danske en 1789). Les contributions suivantes abordent les allégories germano-chrétiennes, au début du XIX^e siècle, du peintre C.D. Friedrich, héritier d'une longue tradition protestante et patriotique en Allemagne du Nord ; le drame *Le Combat d'Arminius* (*Hermannsschlacht*) de Kleist en 1808 ; les compositions patriotiques, autour de motifs germaniques, de Beethoven en 1813-1815 ; et enfin la jeunesse du poète Heinrich Heine, de 1819 à 1821,

aux universités de Bonn puis de Göttingen, et ses relations avec la *Burschenschaft*, association étudiante patriotique et unitaire fortement marquée par l'idée d'une ancienne « liberté germanique » opposée aux réalités conservatrices et répressives de la Restauration.

- 11 Cet ouvrage savant est vraiment novateur dans la mesure où il tend à combler une lacune. Les germanistes et les historiens allemands, en effet, en général soucieux de donner de l'Allemagne une image « repentante » (J.H., p. 3) ou, comme l'on dit à présent, « politiquement correcte », ont, après 1945, soit fait silence sur la question de l'ancienne « liberté germanique », soit interprété l'intérêt ou l'enthousiasme qu'elle avait pu susciter comme une manifestation de « chauvinisme », voire de « pré-fascisme » (*ibid.*).
- 12 Plusieurs objections viennent cependant à l'esprit et l'on ne saurait les taire. Outre l'usage d'un vocabulaire parfois inutilement anachronique – par exemple l'usage de termes comme « chauvinisme », « fascisme » ou « impérialisme » à propos de réalités ou d'idéologies du XVIII^e siècle et du début du XIX^e –, il est un point pratiquement aveugle dans l'argumentation de J.H., à l'heureuse exception finale de la riche contribution consacrée à Heine, Juif de Düsseldorf en butte à l'hostilité de la *Burschenschaft* antisémite à Göttingen en 1820. Ce point quasiment aveugle, c'est celui, précisément, de l'antisémitisme.
- 13 L'une des caractéristiques majeures de la *Burschenschaft* et, plus généralement, du mouvement national allemand du début du XIX^e siècle, est en effet un antisémitisme massif, présent dans bien des textes de leurs communs inspireurs : Fichte, Arndt et Jahn en particulier, mentionnés ici de façon à peu près exclusivement laudative. On peut même affirmer qu'un des caractères distinctifs de ce mouvement national, de 1806 à 1815 et au-delà, est l'indissoluble association, dans ses discours et sa pensée, de la francophobie et de la judéophobie, autour de l'argument suivant, aussi simple qu'efficace : non seulement la France napoléonienne occupe l'Allemagne et l'organise à sa guise, mais elle a le front d'y émanciper civilement les Juifs. Dans bien des États allemands, une des premières mesures prises après 1815 fut l'abrogation de la législation adoptée précédemment, sous l'influence directe ou indirecte des autorités françaises, en faveur de l'émancipation des Juifs. À l'inverse, Heine, en exil à Paris de 1831 à sa mort en 1856, a régulièrement fait la louange de la législation émancipatrice d'inspiration française, dont sa propre famille avait bénéficié, et il a toujours affirmé, malgré des nuances, son admiration pour Napoléon.
- 14 Celui-ci, pourtant, est uniformément présenté par J.H. comme un « despote » conquérant et « impérialiste », sans aucune mention des aspects émancipateurs, en Allemagne et ailleurs, de son action. J.H. rejoint ainsi une tendance longtemps très largement dominante de l'historiographie allemande au sujet de l'époque napoléonienne, tendance du reste aujourd'hui encore bien présente dans l'opinion publique allemande, même cultivée et francophile.
- 15 Par ailleurs, l'existence d'une longue et importante discussion française, jusqu'au premier tiers du XIX^e siècle avec Guizot – à partir d'abord de l'opposition entre les thèses « romaniste », avec Dubos, et « germaniste », avec Boulainvilliers, sur l'origine de la monarchie en France, puis de Montesquieu en 1748 dans *L'Esprit des Lois*, et encore de Mably –, sur l'ancienne « liberté germanique » comme source de la liberté politique moderne, paraît ignorée par les deux auteurs du volume. Ou du moins observent-ils le silence à son sujet. Et pourtant, dans la mesure même où le mouvement national

allemand s'est constitué principalement, au début du XIX^e siècle, en réaction contre l'hégémonie française, un examen de cette question, parallèlement à celle de la *revolutio germanica*, n'aurait certainement pas été inutile.

- 16 Ce silence s'ajoute à un autre – en dehors d'une très brève allusion (p. 15) – sur la référence à l'Antiquité gréco-romaine dans la Révolution française, référence pourtant souvent étudiée, en France et ailleurs, au cours de la dernière décennie du XX^e siècle, et d'abord à l'occasion du bicentenaire de 1789. Par ailleurs, dans bien des textes allemands de la fin du XVIII^e siècle, cette référence antique, plus grecque que romaine dans ce cas, n'est-elle pas également très présente, en liaison souvent avec une appréciation plutôt positive de la Révolution française ? On pense en particulier ici à la référence à la Grèce antique dans le roman *Hypérion* de Hölderlin, en 1797-1799, mais aussi chez le jeune Friedrich Schlegel.
- 17 À l'inverse, le passage, au tout début du XIX^e siècle, par exemple chez le même Schlegel, de cette référence antique initiale à la double référence germanique, ancienne et médiévale, y compris à travers le vœu, après 1806, d'une restauration du défunt « Saint-Empire romain de la nation germanique », signale de manière certaine le passage à une appréciation négative de la Révolution et de l'Empire napoléonien et à une pensée politique réactionnaire. De ce point de vue, l'opposition, établie par J.H. (p. 18-19), entre le nationalisme supposé démocratique de la *revolutio germanica* et un romantisme politique présenté comme « aristocratique » ou « féodal et absolutiste » – ces deux adjectifs sont-ils vraiment compatibles entre eux ? –, paraît trop tranchée : les passerelles sont en fait nombreuses entre ces deux courants majeurs et de longue durée de la vie intellectuelle et politique allemande.
- 18 Et si le conservatisme et la réaction de l'époque bismarckienne et wilhelminienne, puis, plus encore, le nazisme, ont pu si facilement, comme le regrette à plusieurs reprises J.H., « falsifier » et « exploiter » le mouvement national allemand des années 1750-1820 et son idéologie philogermanique, c'est probablement parce que certains éléments y étaient tout de même bien utilisables. L'orientation démocratique du nationalisme philogermanique ne recouvrait-elle pas en définitive, en particulier de 1806 à 1820, une tendance que l'on qualifierait sans doute aujourd'hui de « populiste » ?

AUTEURS

LUCIEN CALVIÉ

Université de Toulouse-Le Mirail